Héritages -12

Taha Balafrej

Dimanche 2 août 2020

_____

Tous les épisodes de cette série se trouvent dans mon Blog : tahabalafrej.com

55 Un de ces jours d'été des années 1620, il y a 400 ans, un des navires battant pavillon anglais vogue sur l'océan atlantique sans s'éloigner des côtes marocaines. Le vaisseau est chargé, entre autres marchandises, de sucre embarqué dans le port de Santa Cruz, nouvellement appelée Agadir. Nous reviendrons plus bas aux aventures de ce navire. En attendant, faisons un petit détour par le sucre et le Sous.

Le sucre transporté par ce navire provient d'une des dix usines sucrières implantées dans la région du Sous au sud de Taroudant. L'industrie n'est plus ce qu'elle était quelques décennies plus tôt mais il y avait encore de la demande venant des pays européens. Cette demande allait faiblir, les plantations croissantes dans les Caraïbes allaient prendre la relève. Mais le Sous est encore considéré ces années-là comme la contrée la plus riche du Maroc. Depuis que la reine d'Angleterre **Elisabeth I**, dite la reine vierge, a marqué sa préférence pour le sucre en provenance de cette région, les commandes de cette matière en vogue avaient considérablement augmenté.

Durant le règne du sultan sa'adien **Ahmed el-Mansour** la zone avait été pacifiée et cette activité industrielle était devenue florissante. La vente du sucre aux européens permettait de financer, par exemple, l'importation de marbre servant dans la construction du Palais Badiâa de Marrakech, comme cela a été expliqué dans la conférence de **Lamia Balafrej**, professeure d'Histoire de l'Art à UCLA, donnée en juillet 2018 à Connect Institute (Lien de la vidéo).

Madame **D. Jacques-Meunié**, dans son livre en deux tomes intitulé Le Maroc Saharien du XVIème siècle à 1670, rappelle que, dans son livre Voyage en Italie, **Montaigne** avait noté avoir vu à Pise en 1581 des ouvriers habiles qui taillaient « *cinquante colonnes monolithes d'une très grande hauteur pour le le roi de Fès en Barbarie.* »

Morgane Godener, chercheuse française, auteure de la thèse Archéologie du peuplement médiéval et moderne de la plaine de Taroudant et des piémonts des Atlas, documente dans une communication présentée à la Sorbonne en mai 2011 comment la production sucrière a pu être implantée dans cette région, à partir de fouilles archéologiques, notamment pour l'adduction d'eau d'irrigation. Les visiteurs de la région peuvent voir encore aujourd'hui (pour combien de temps encore ?) les vestiges des séguia (aqueducs) construits en pisé.

En citant un grand explorateur qui parcourt le Sud marocain au moment de la montée en puissance des sa'adiens, l'auteure décrit un morcellement du pouvoir et du territoire entre plusieurs communautés, basées dans la plaine, autour de trois villes : Tidsi, Taroudant et Tiout.

Cet explorateur n'est autre que **Léon l'Africain.** Celui-ci symbolise, par sa vie, ses connaissances et le contenu de ses écrits, ce que devrait être cette Méditerranée de paix, d'espoir et de respect pour laquelle nous devrions agir sans relâche. Le meilleur livre écrit au sujet de ce grand personnage est celui de la grande historienne américaine **Natalie Zemon Davis**. Voici comment il est présenté par sa maison d'édition : « *N. Zemon Davis s'est lancée à la poursuite de ce passeur de frontières entre Orient et Occident. En habile conteuse … elle établit d'audacieux parallèles des deux côtés de la Méditerranée entre* ***Rabelais*** *et* ***al-Idrissi****,* ***Machiavel*** *et* ***Ibn Battûta****,* ***Castiglione*** *et* ***Ibn Khaldûn****, elle jette surtout des passerelles entre des cultures et des traditions dont elle préfère souligner les emprunts plutôt que les différences.* »

56 Tiout. J'y arrive. Le principal et premier ouvrage historique qui fait une description de Tiout est celui du voyageur et ambitieux militaire espagnol originaire de Grenade **Luis del Mármol Carvajal.**
Intitulé Descripción general de África, sus guerras y vicisitudes, desde la fundación del mahometismo hasta el año 1571, paru en 1573, il a été traduit en français en 1667 par Nicolas Perrot. Cet

ouvrage est disponible au téléchargement sur le site Gallica de la Bibliothèque Nationale de France.

Notre chercheuse Morgane Godener évoque une comparaison entre Léon l'Africain et Luis Del Marmol au sujet du sucre de Tiout : « *Alors que le second auteur reprend en partie les propos de son prédécesseur au sujet de la ville de Tiout, il s'en écarte radicalement pour ce qui a trait à la qualité du produit fini. L'auteur espagnol indique ainsi que le sucre est raffiné, depuis qu'un juif converti a remis en état les sucreries en employant les captifs chrétiens pris par le souverain à Santa Cruz.* »

Hassan-Léon (El Wazzan-l'Africain) et Luis Del Marmol se sont-ils croisés ? Peut-être pas physiquement, mais il y a de fortes chances que le second ait eu connaissance des exploits du premier. Luis accompagnait les souverains sa'adiens dans leurs expéditions en tant que membre d'un groupe de fonctionnaires chrétiens, ce qui lui permettait de développer ses connaissances sur ces territoires. Hassan-Léon était passé quelques années avant lui, sa présence ne pouvait pas ne pas être connue par l'explorateur espagnol.

DE L'AFRIQUE,
CONTENANT
LA DESCRIPTION DE CE PAYS,
PAR LÉON L'AFRICAIN.
ET
LA NAVIGATION DES ANCIENS CAPITAINES PORTUGAIS AUX INDES ORIENTALES ET OCCIDENTALES.
TRADUCTION DE JEAN TEMPORAL.
TOME PREMIER.
PARIS,
IMPRIMÉ AUX FRAIS DU GOUVERNEMENT
AOUT 1830.

L'AFRIQVE
DE
MARMOL.
DE LA TRADVCTION
DIVISÉE EN TROIS VOLVMES,
TOME II.
A PARIS,
M. DC. LXIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Tiout, donc, cette bourgade adossée à une des plus belles oasis-palmeraies de la région, dont le Caïd était devenu du temps du protectorat Pacha de la ville de Taroudant.

Tiout, où j'ai passé une grande partie de mes jours de repos, de lecture et de découverte.
Tiout, « *habitée par des Berbères fort orgueilleux qui étaient toujours divisés et en querelles lorsqu'ils vivaient en liberté* » d'après D. Jacques-Meunié, qui affirme que Tiout a eu ses heures de gloire lorsqu'elle « *était sur la voie du sultan sa'adien dans son déplacement vers la région du Draa en passant par Igherm et Akka…* »

Parlant d'héritages, je suis, du point de vue personnel et familial, redevable à cette contrée de m'avoir beaucoup donné. Mon épouse en est originaire. Elle m'a ouvert à un autre monde, défiant mes certitudes et mes héritages, justement. Sans elle, je ne serais pas ce que je suis actuellement. Mon beau-père, un des notables de Tiout, neveu du Pacha, est un personnage pour lequel j'ai une grande admiration. Je garde en mémoire ses leçons de vie et les discussions qui me confrontaient à des réalités auxquelles je ne m'intéressais que très peu tels que l'argent, les traditions ou la religion. Le rebelle fougueux que j'ai été ne se calmait pas facilement devant le conservateur éclairé qu'il a été.
Sur mon Blog à l'occasion du 100ème anniversaire de sa naissance, voilà ce que j'écrivais le 6 mars 2008, sous le titre Cent ans de plénitude : « *Cent ans et toute sa mémoire. Son mordant. Ses envies. Ses réflexes. Ses réflexions. Son appétit. Son orgueil. Son humilité. Son intelligence. Ses colères. Ses dribbles. Ses défauts. Ses qualités. Ses convictions.*
Cent ans. De travail et d'efforts, nés de la volonté inébranlable d'autonomie.
Sa droiture, son sens de l'honneur, de la parole, nourris par sa pratique religieuse. Sa croyance empreinte de flexibilité, rejetant l'extrémisme, brassée avec le legs ancestral. Son obsession pour la propriété, pour l'économie, alimentée par la crainte du besoin, la peur du lendemain incertain…..
Longue vie! Géniteur de l'ange qui fait notre bonheur… ». Haj Brahim s'est éteint en novembre 2009.

57 Revenons à notre vaisseau anglais en proie aux aléas de la navigation dans les eaux marocaines. Les navires de la marine marchande anglaise et européenne de manière générale n'étaient pas sans ignorer les risques qu'ils couraient à naviguer dans ces zones maritimes infestées de pirates. Mais le commerce a ses lois qui veulent ignorer les dangers que représente la piraterie, et qui même font fi des injonctions papales qui interdisaient ces échanges pour des raisons religieuses.

En Angleterre, une des oeuvres littéraires majeures de tous les temps, Robinson Crusoé, écrite par l'auteur anglais **Daniel Defoe**, mettait en scène l'histoire véridique d'un jeune anglais qui quitte sa ville natale en 1651 pour faire le navigateur. Son navire est abordé par des pirates et il en devient l'esclave. L'histoire se poursuit ailleurs et prend une tournure différente mais le fait est que l'imaginaire anglais de cette époque était largement conditionné, traumatisé, par ce qui se passait dans les mers marocaines.
Pour mieux connaître la piraterie qui sévissait dans les mers marocaines, un livre est indispensable, indémodable. Celui de **Roger Coindreau** intitulé Les Corsaires de Salé et publié en 1948. D'après lui, tout commence en 1610 sous l'impulsion des Moriscos, récemment arrivés d'Espagne après leur expulsion par le roi Philippe III et s'intensifie à partir de 1626 lorsque leur république du Bou Regreg s'affranchit de toute

tutelle. L'apogée étant atteinte de 1641 à 1668, date à laquelle cette république se dissoudra après l'unification du royaume Alaouite.
Les pirates, sans foi ni loi, faisaient régner la terreur. Un exemple parmi d'autres donnés par Coindreau : «Alors que l'ambassadeur français discutait du prix des rançons pour se faire livrer les captifs, 22 navires corsaires quittaient Salé … et bientôt cinq bateaux marchands chargés de sucre et de blé étaient capturés et amenés à Salé. »

D'où viennent ces pirates ? Coindreau répond : « *Les premiers Maures d'Espagne du début du 17ème siècle étaient les Hornacheros… Batailleurs, pillards, à l'occasion fabricants de fausse monnaie, ils apportèrent dans leur nouvelle résidence leur instinct de domination et d'indépendance, servi par une absence totale de scrupules… Il leur fallait trouver un moyen de satisfaire leurs ambitions et leurs appétits effrénés, tout en assouvissant leur haine de l'Espagnol. La brigandage sur mer allait bientôt le leur fournir.* »

John Harrison est un diplomate anglais de la première moitié du 17ème siècle. Il parcourt régulièrement les mers reliant la capitale britannique à la côte atlantique marocaine. Il a connu les différents sultans sa'adiens qui se sont succédé au pouvoir, mais aussi les autres forces locales non soumises au pouvoir marocain, notamment le Diwan de la République du Bou Regreg montée par les exilés morisques, venus notamment de Hornachos. Son principal travail consiste bien entendu à défendre les intérêts de la couronne britannique en guerre larvée contre le Royaume d'Espagne. Pour cela il est prêt à s'allier avec ces forces locales et même à régler leurs problèmes internes. A ce titre il se charge de libérer les citoyens anglais capturés par les corsaires moyennant les rançons payées par les autorités anglaises.

58 Revenons à notre navire anglais. Ce qui devait arriver lui arriva. Capturé par les pirates de la république du Bou Regreg, les négociations devaient commencer avec le représentant diplomatique John Harrison.
Une lettre rédigée en espagnol a été envoyée en date du 10 mai 1627 par le Diwan de cette république à la couronne anglaise pour définir les conditions de cette négociation.

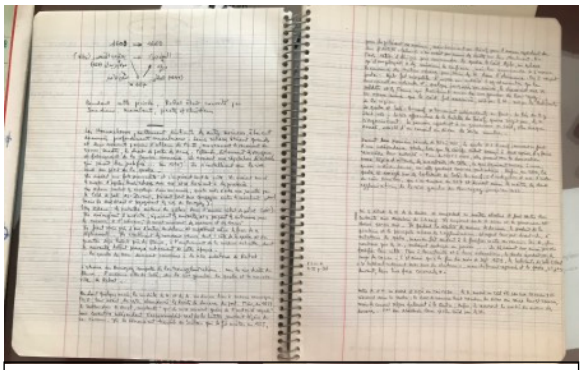
Cette lettre a été rapportée dans l'ouvrage somme (14 Volumes) déjà mentionné dans ces Héritages : Sources inédites de l'Histoire du Maroc de **Henry de Castries**.

Lors d'un de ses passages dans la capitale britannique pour ses recherches Lamia m'a rapporté une copie de l'original de cette lettre soigneusement archivée dans la Public Record Office.
Indescriptible bonheur que je ne peux pas, je ne veux pas, expliquer. A une dame étrangère qui me demande pourquoi tout cet intérêt pour un passé révolu, tout ce temps passé à la découverte de choses si inutiles, je ne savais pas quoi répondre. Si j'apprenais que je suis d'origine polonaise, cela ne m'intéresserait pas, me disait-elle et ne susciterait en moi aucune envie d'approfondir. Soit. Mais peut-être pour moi, ce besoin est le résultat d'une situation personnelle ou familiale que j'ai du mal à décrire….

Voici comment Henry De Castries présente cette lettre de mai 1627 : « *Les Salétins ont remis à John Harrison tous les Anglais prisonniers dans leur ville et ils s'engagent à mettre en liberté tous ceux qui seront convertis par contrainte. Les vaisseaux et les marchands anglais pourront entrer dans le port de Salé et y faire le commerce, de même les vaisseaux salétins pourront entrer dans les pas anglais, y commercer et s'y ravitailler … Les Salétins offrent leurs services au roi d'Angleterre contre ses ennemis et celui-ci s'engage en retour à les aider …* »
Parmi les signataires de cette missive, figurait Brahim Pelafres, dont le nom est traduit par l'auteur en Bel-Afradj, originaire de Hornachos, village d'Estémadure, aujourd'hui jumelée avec la ville de Rabat.

59 Avant le départ forcé des musulmans de Hornachos, au début du 17ème siècle, un certain **Salazar de Mendoza** visita cette bourgade et la décrivit ainsi : « *Ce village contient mille maisons. Tous ceux qui y vivent sont des morisques, suivent la secte de Mahomet … ils sont circoncis. Ils ont prétendu aux*

Inquisiteurs qu'ils étaient nés ainsi. Ils se sont constitués en république et se réunissaient dans une caverne dans la montagne et battaient leur monnaie. Ils étaient bien informés sur ce qui se passe en Espagne et à l'étranger parce qu'ils étaient en bonne intelligence avec les turcs. » En 1610, Hornachos comptait 2500 morisques qui n'allaient pas tarder à ramasser leurs affaires et aller s'embarquer depuis le port de Séville vers l'Afrique du Nord. Elle compte aujourd'hui, 400 ans plus tard, à peine 3600 habitants. Tiout en compte le double actuellement.



Ma retranscription à la main des pages de livres que je ne pouvais ni emprunter ni photocopier.

Hornachos, je ne pouvais pas m'empêcher d'aller la visiter. Nous y sommes allés à deux en septembre 2010 puis à trois en 2013 pour découvrir un petit pueblo sympathique, avec une histoire pas très tranquille. Les gens sont serviables et disponibles. A peine on demande le chemin que les informations fusent sur justement cette histoire mouvementée. Un passant sur la terrasse de notre hôtel vient nous exposer ses connaissances sur les lieux. Il est lui même familier du Maroc, par le nom déjà: Carrasco, il sait que ses parents marocains, devenus Karrakchou étaient de riches entrepreneurs R'batis, dont un des fils était mon camarade de classe au lycée à Rabat.

Les signalétique des lieux, les noms de certains magasins évoquent clairement l'héritage morisque de ce village. D'ailleurs un Festival de musique appelé Moriscorock était annoncé pour la semaine après notre visite. Un lieu hautement symbolique *el desbautizadero* éloigné du centre, niché dans la montagne près d'une cascade où les morisques venaient se laver du baptême qui leur était imposé. Deux fontaines sont signalées : *La fuente de los moros* et celle de *los cristianos. La parroquia* vestige d'architecture maure abritant une petite église. Surlpombant le village, la *messalla* et le *Castillo Arabe*. Ces lieux témoignent physiquement de cette histoire que j'ai pendant si longtemps traquée dans les livres.

Dans l'épisode précédent j'avais mentionné que Pelafres était le nom que portaient mes ancêtres à leur arrivée au Maroc. En fait en remontant un plus loin dans le temps, un petit livret intitulé Los Moriscos de Hornachos, corsarios de Salé écrit en 1964 par **Andrés Sanchez Pérez** et disponible en version digitale sur le site de la Diputacion de Badajoz, démontre que ce nom a subi des déformations puisque ses recherches l'ont conduit à retrouver un F'quih de Hornachos qui a signé un acte de mariage célébré en 1498 et d'ajouter qu'il s'agit d'un ancêtre du Pelafres qui avait apposé sa signature sur le projet de traité du 10 mai 1627 déjà mentionné.
En conclusion de son livret, l'auteur termine par ce paragraphe : « *Les Hornacheros du Maroc connaissent presque tous leur origine et conservent les noms de famille que leurs ancêtres avaient à Hornachos. L'auteur de cet ouvrage a rencontré certains de ces descendants au Maroc. Ils sont ouverts d'esprit, affectueux, fiers de leur origine espagnole et surtout pointus. L'un d'eux a dit: pour trouver un pirate chez mes ancêtres, j'ai dû rechercher douze grands-parents; Parmi ceux-ci, six étaient des hommes ordinaires de leur temps, trois étaient de bonnes personnes, un était saint, un autre un peu voyou et, enfin, le pirate ... De là, je ne pouvais pas savoir s'il était un pirate dans l'âme ou qu'il l'a été parce qu'on l'y embarqué.* »

Pour la petite histoire, le mariage acté en 1498 avait uni Hamet Adorramin et Ayxa Hayti comme cela est rapporté par **Juan Rebollo Bote** (Universidad de Valladolid) en 2019, dans le livre La pervivencia de la identidad en las minorías de Publications of eHumanista par University of California Santa Barbara.

60 Le navire avec lequel nous avons commencé ce voyage de ce 12ème épisode, arraisonné et conduit au port de Salé qui se trouve à égale distance à vol d'oiseau entre Tiout et Hornachos, a fini par reprendre son voyage vers Londres.

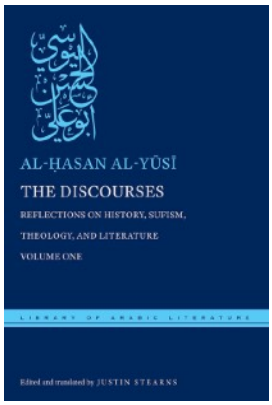
La vie est tellement belle qu'elle ne vous donne jamais la possibilité de tout comprendre, ou plutôt qu'elle cache toujours de nouveaux espaces qu'elle vous invite à conquérir. J'ai été fasciné par les découvertes que je faisais sur des sujets aussi peu importants comme la recherche de l'origine d'un nom de famille.

Mais lorsque je m'enfonce dans mes recherches, dans mes héritages, facilitées aujourd'hui par le numérique, mon bonheur n'a pas d'égal. Je ne sais pas si c'est vrai, mais je parie sur ce croisement probable, vraisemblable, entre mes ancêtres et ceux de mon épouse qui aurait pu se produire il y a 400 ans.

Sans remonter jusqu'au F'qih Palafresa, je veux voir, sinon imaginer, mon ancêtre Brahim en pleine concertation avec ses collègues du Diwan de la république du Bou Regreg pour fixer la rançon à exiger auprès du diplomate John Harrison pour la libération des captifs anglais et de leur cargaison en sucre provenant d'une des unités sucrières implantées autour de Tiout dont un des notables était l'ancêtre de Brahim, dont j'allais devenir le gendre.

La période couverte par cet épisode, la première moitié du 17ème siècle, est une période cruciale dans la vie de l'espace géographique auquel j'appartiens et des populations de cette partie de la Méditerranée. Tandis que sur la rive nord, en 1610 **Shakespeare** jouait la première de Hamlet et que **Galilée** commençait à percevoir Jupiter et autres joyeuseries ; en 1615 **Cervantes** terminait son monumental Don Quichotte ; en 1637 **Descartes** publiait son Discours de la Méthode ; en 1628 **Velazquez** finissait de peindre Les Ivrognes (son oeuvre sur l'expulsion des morisques a été perdue) ; en 1632 naissait **Spinoza**, …Mais cette période vit aussi en 1614 le « déménagement » de la bibliothèque du sultan **Moulay Zidane** qui se trouve actuellement avec ses 2000 manuscrits arabes à l'Escorial en Espagne …

De ce côté-ci, en 1631 naissait à Moulouya un des grands savants de l'époque, **Al-Youssi**. Un petit sondage auprès des jeunes qui fréquentent nos centres montrerait que ceux qui ont connaissance de ce personnage ne sont pas très nombreux. Et ils ne seraient pas les seuls à avoir cette lacune.



La reconnaissance chez nous venant souvent d'ailleurs, pour ses recommandations de lecture de l'année 2020, le journal New York Times a choisi 147 livres de tous les pays du monde. De la région MENA à laquelle appartient notre pays, 14 livres ont été sélectionnés dont un du Maroc (6 d'Israël, 3 de Turquie, …)
Ce livre est la traduction en anglais du livre Muhadarat de Al-Youssi, sous le titre The Discourses, avec ce commentaire : A range of essays on Moroccan history and Sufism by one of the most prominent Moroccan intellectual figures of his generation.

Au sujet de ce brillant intellectuel, un des grands connaisseurs de notre pays, de notre société et de tout son environnement, a écrit en 1958 un livre intitulé Al-Youssi : Problèmes de la culture marocaine au XVIIème siècle. Il s'agit bien entendu de Jacques Berque.

Je reviendrai à Al-Youssi plus tard, surtout à travers l'essai qui lui est consacré par **Abdelfattah Kilito**.

A partir des héritages de cet épisode j'ai voulu exprimer des pensées que **Jacques Berque** a résumées le 2 juin 1981, en concluant son essai Les Andalousies inclus dans le livre Les Arabes, par ces phrases si justes, si pleines de bon sens, si mobilisatrices : « *Je n'appelle pas à d'indésirables fusions, non plus qu'à l'oubli de ces autres réseaux qui nous engagent … J'appelle à des dialogues, fussent-ils conflictuels, au lieu de la réciproque ignorance. J'appelle à des champs de signification qui ne soient pas si brutalement décentrés, mais coïncident avec nos paysages héréditaires. J'appelle à des Andalousies toujours recommencées, dont nous portons en nous à la fois les décombres amoncelés et l'inlassable espérance.* »

Cet épisode est plus long que les précédents. Et pourtant j'ai écourté autant que j'ai pu. Dans le prochain, je traiterai de sujets plus contemporains.